



VÉCU

DEUX BOURLINGUEURS EN AMÉRIQUE DU SUD⁽²⁾

Le mois dernier, dans notre dossier «Petits budgets, grandes croisières», nous avons publié la première partie de l'incroyable périple d'un Golf, mené par un couple, qui a rallié la Martinique au Brésil – via les Açores – soit 8 000 milles ! La deuxième partie de ce récit n'est pas moins folle : une navigation dans le Pantanal, un marais grand comme la moitié de la France, au cœur de l'Amérique du Sud ! Par Cécile Raimbeau, photos Daniel Hérard, carte François Chevalier.

**Imperturbable, le Bourlingueur
tire tranquillement
sur son ancre. Si les hublots
ont été bouchés par l'ancien
propriétaire, un enrouleur
de foc a été ajouté,
et le pilote muni de son aérien
confère au voilier
un air de grand croiseur.**

Après 8 000 milles autour de l'Atlantique et 2 500 kilomètres en camion jusqu'au centre de l'Amérique du Sud, notre petit Golif flotte enfin en eau douce. Nous avons chargé 100 litres d'essence pour le hors-bord dans des bidons stockés sur le pont, rempli la cale de sacs de riz, de légumes secs et de matériel de pêche. Pas de réserve d'eau (un souci de moins) : juste un filtre en céramique et des pastilles de chlore. Destination : le rio de la Plata, à 4 000 kilomètres en aval. La rivière Cuiabá, où nous naviguons, est un affluent du rio Paraguay qui, avant de traverser le Paraguay pour se jeter en Argentine dans le fleuve Parana, marque la frontière brésilobolivienne. En passant d'un cours d'eau à l'autre, depuis le Mato Grosso brésilien, nous atterrirons à Buenos Aires...

Le Pantanal n'a rien à envier à l'Amazonie ; ce gigantesque marais, labyrinthe aquatique rythmé par des crues annuelles et grand comme la moitié de la France, présente une faune et une flore exceptionnelles. Une seule piste de 150 kilomètres,

aboutée de 125 ponts de bois branlants, y pénètre – vive le bateau !

Des îles flottantes naviguent dans un courant de 2 nœuds, heurtent la coque et vont obstruer les méandres situés en aval. Notre *Boulingueur* oscille doucement, moteur au ralenti, pour gagner la région des marais. Début avril, c'est la décrue – les eaux baissent de 40 centimètres par jour. De temps à autre, une percée dans l'épaisseur de la forêt dévoile une baraque en torchis couverte de palmes. Debout dans sa pirogue, un pêcheur perd en ébahissement le mille durement gagné à contre-courant. La muraille de végétation qui nous encadre tamise une rumeur indéfinissable – des singes hurleurs. Les grands hérons déploient au soleil leurs ailes bleutées.

Nous jetons l'ancre devant une fazenda, vaste exploitation fermière. Le Pantanal est traditionnellement une région d'élevage où les troupeaux de vaches paissent en liberté dans des fermes dont la superficie varie entre 30 000 et 100 000 hectares ! En général, les employés sont les seuls à endurer l'isolement, l'humidité et les moustiques : les propriétaires dirigent les opérations à distance, par BLU...

Nous débarquons. Je dois être l'unique blonde à 1 000 kilomètres à la ronde ! On m'examine à la dérobée sous les rebords des chapeaux de

paille. Les hommes portent des godillots crevés, une paire de jambières en cuir râpé, un vétuste six coups à la ceinture et un long couteau aiguisé... Nous partageons le «chimaro» (une infusion froide et amère de maté), roulons une cigarette et distribuons du tabac. On nous offre de la viande, du lait et du fromage. Pour dégainer tranquillement son appareil photo, Daniel entreprend la distribution de portraits de famille tirés la nuit dans le Golif aménagé en labo noir et blanc. Au bout d'une quinzaine de jours, nous faisons presque par-



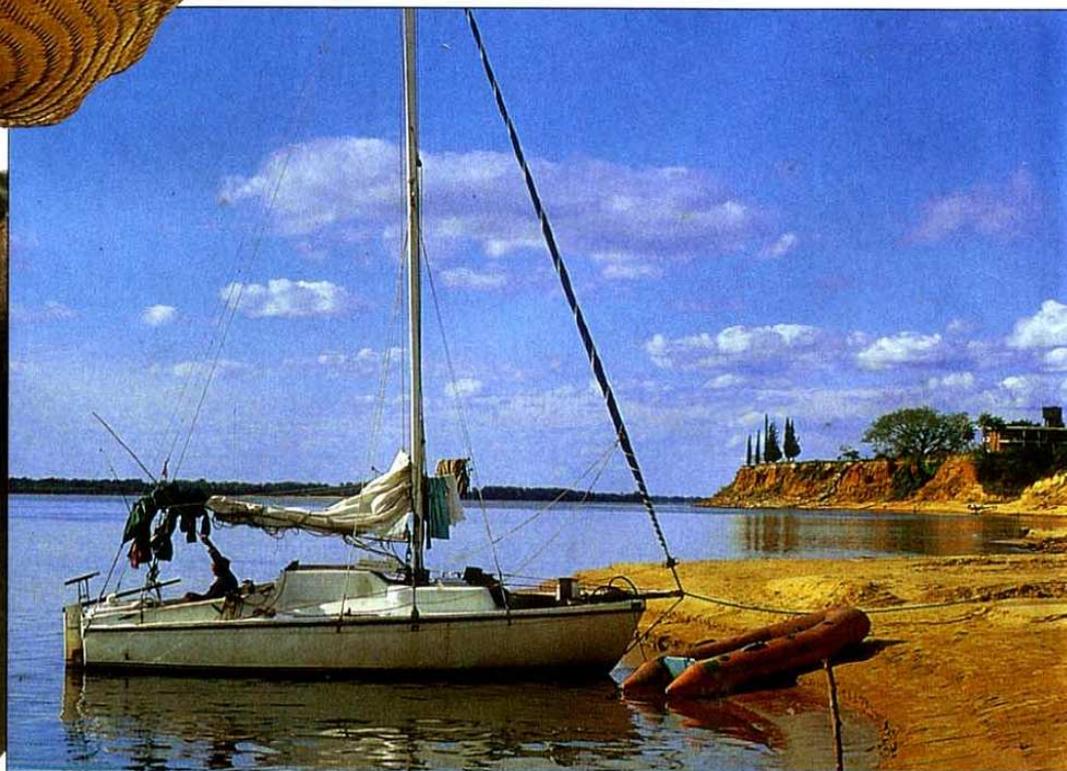
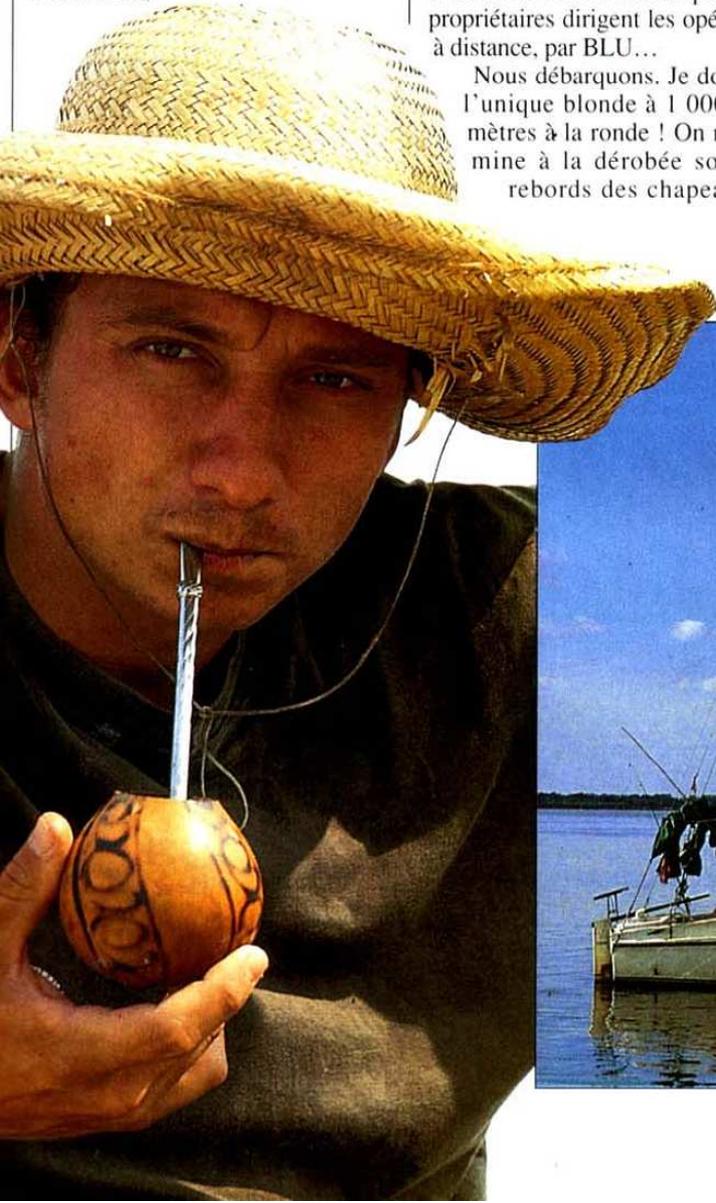
Entre le «chimaro» ici dégusté par Daniel, et la poule, offerte par les gauchos, qui nous rejoint à bord et pond un œuf chaque jour, on tente d'améliorer l'ordinaire alimentaire... à base de piranhas pêchés !

tie de la famille et sellons à volonté les deux chevaux qui nous sont réservés. Nous suivons alors l'équipée des gauchos dans les champs inondés où nos montures progressent avec peine. Le soleil est cuisant, les sous-bois, moites, sont infestés de moustiques et d'insectes agaçants. Le soir, nous extirpons à la pince à épiler les tiques chevillées à notre peau.

Les piranhas constituent l'essentiel de nos menus

Lorsqu'une envolée de vautours noirs s'abat sur le cadavre d'un veau, les hommes accusent le jaguar, prédateur qui pullule encore dans la région. Nous pistons ses traces derrière la meute des chiens. Une fois, la croupe d'un spécimen de plus de 100 kilos surgit à une centaine de mètres, mais Chico Preto n'a pas le temps de décharger sa vieille 38... L'espèce est protégée dans le Mato Grosso, et sa chasse formellement interdite. Mais, ici, la loi...

Nous sommes les seuls à ne pas posséder d'arme à feu. A quoi bon ? Nous avons décidé de ne manger que du poisson, dont les rivières regorgent. Le dépeuplement des caïmans a engendré un véritable déséquilibre écologique : les piranhas se développent à une vitesse inquiétante. Faciles à pêcher – ils se ruent sur n'importe quel bout de viande –, ils constituent l'essentiel de nos menus quotidiens avant que, en guise de cadeau d'adieu, nos





amis gauchos nous offrent une nouvelle équipière, « Poulette », qui pond un œuf chaque jour !

Avant de nous enfoncer dans la région des grands lacs, nous devons retourner à la ville : il nous faut renouveler notre visa brésilien pour 90 autres jours. Nous laissons le bateau là où s'arrête la piste qui rallie la civilisation, sur le site d'une ancienne fazenda transformée en hôtel de brousse. Après dix heures de camion, nous arrivons au bureau... d'où les autorités nous chassent immédiatement : la police est en grève ! Nous repartons bre-

douilles. Et en situation irrégulière. « Revenez quand la grève sera terminée ! » « Comment le saurons-nous ? » « Vous n'avez qu'à regarder la télé ! » En plein marais, c'est plutôt difficile !

Un éleveur voisin nous avertit alors que le capitaine de Cuiabá lance des appels en BLU pour nous localiser. Dans la foulée, j'apprends que le patron de l'hôtel-fazenda est un des piliers du trafic de cocaïne qui transite dans la région depuis la Bolivie voisine ! Peut-être le capitaine nous soupçonne-t-il de travailler pour lui...

Le Pantanal reste un lieu hostile. Les pêcheurs, à bord de pirogues rudimentaires, travaillent durement pour subvenir à leurs besoins... les courants étant particulièrement violents.

LE BOURLINGUEUR À LA LOUPE

Golif construit en 1962. Longueur, 6,50 m ; flottaison, 5,92 m ; largeur, 2,26 m ; tirant d'eau, 0,96 m ; voilure, 23,20 m² ; spi, 21 m² ; déplacement léger, 0,95 t ; en charge, 1,3 t ; lest, 0,48 t ; architecte, bureau d'études Jouët ; constructeur, Jouët & C^o, Sartrouville. A noter que, sur ce Golif, le précédent propriétaire avait fait obturer les trois hublots du rouf. Voir aussi notre article complet sur le Golif, *Voiles et Voiliers* n° 287, janvier 1995.



BUENOS AIRES-PANTANAL : QUELQUES CONSEILS DE NAVIGATION

En prenant le chemin inverse de celui que nous avons emprunté, depuis Buenos Aires, on peut remonter le Paraná, le rio Paraguay et le rio Cuiabá sur plusieurs milliers de kilomètres.

- Depuis Buenos Aires, on peut rallier Corrientes (1 200 kilomètres), Asunción (1 700 kilomètres), Concepción (2 000 kilomètres), Corumbá (3 000 kilomètres) et Cuiabá (4 000 kilomètres). Le tirant d'eau maximal conseillé est de deux mètres jusqu'à Corumbá et d'un mètre pour atteindre Cuiabá. Le bateau le plus approprié reste ici le dériveur lesté.

- L'idéal est de partir à la fin de la saison des pluies ou au début de la saison sèche, donc entre mai et août.

- Il faut évidemment un bon moteur, une complète autonomie en essence – et de la patience !

- Il est parfois possible de progresser à la voile. Le régime des vents est en général de secteur Nord, sauf pendant l'hiver austral (d'avril à octobre), quand les fronts froids antarctiques amènent des brises fraîches de Sud.

- A noter qu'il est possible de se faire remorquer par un pousseur de barges jusqu'à Asunción (dix jours de voyage).

- Sur les rios Paraná, Paraguay et Cuiabá, les courants atteignent 3 à 5 nœuds. Le balisage est assez régulier, mais parfois espacé. Attention, donc, aux bancs de sable et aux échouages. Il faut rester bien au milieu du lit des fleuves.

- Naviguer dans le Pantanal (de Cuiabá à Concepción) réclame une autonomie complète en carburant, eau et nourriture. Pas l'ombre d'un magasin sur près de 1 000 kilomètres en amont de Corumbá !

chevaux est incapable de redresser la proue face au courant. Nous nous retrouvons au beau milieu d'une plaine inondée. Au loin, la forêt dessine le tracé sinueux du cours principal. La dernière habitation croisée est à 50 kilomètres en amont. Nous nous mettons à l'eau pour planter l'ancre et amarrer nos drisses rabouées autour de l'unique arbre qui s'élève miraculeusement au-dessus de la savane détrempée... Parmi les nénuphars, nous guettons l'iris scintillant des caïmans. C'est notre premier échouage. Par la suite, nous ne les compterons plus !

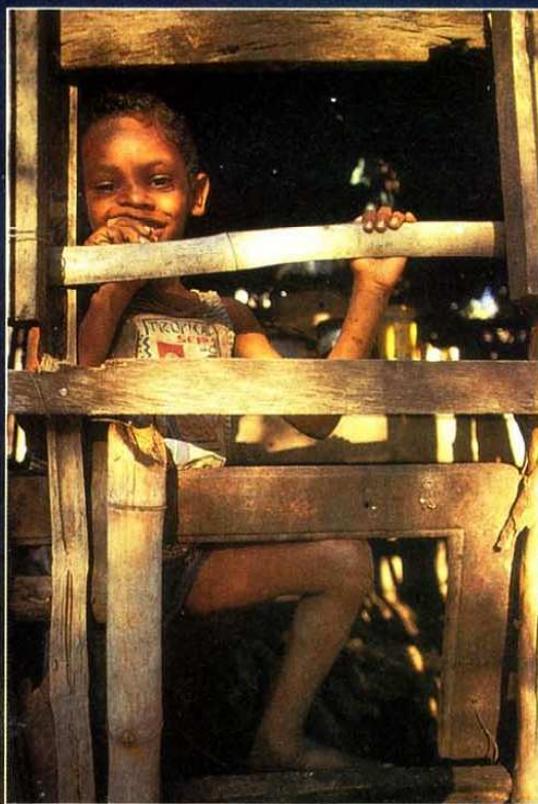
La confluence du rio Cuiabá et du rio Paraguay est la terre ancestrale des indiens Guatos, ethnie au bord de l'extinction, dont nous rencontrons les derniers survivants. Deux indigènes au visage buriné partagent une cabane de bambous couverte de

tôle ondulée. Nous réussissons à échanger quelques mots en brésilien, assez pour comprendre qu'ils sont frères, célibataires, et que leur sœur, qui vit avec son fils sur l'autre rive, est veuve, aveugle et beaucoup plus vieille qu'eux – moi qui leur donnais déjà quatre-vingt-dix ans au moins ! Le reste de la tribu, largement métissée, s'est exilée dans les bidonvilles de la «civilisation». Les fermiers ont volé leurs terres et l'armée brésilienne a installé une base sur l'île Bela Vista où, selon leurs légendes, le monde est né...

Cara-Cara, réserve naturelle protégée où ces derniers Indiens sont tolérés, est l'orée de la contrée des grandes lagunes qui délimitent la frontière bolivienne. C'est une mer d'eau douce, jalonnée de rubans de jacinthes d'eau enchevêtrées et de nymphéas victorias d'un mètre de

Daniel repart seul en ville pour résoudre nos problèmes avec l'Immigration et la Marine. Il doit réceptionner en même temps une nouvelle hélice pour notre hors-bord, expédiée depuis la France. Et acheter un petit ventilateur : à midi, à l'intérieur du Golif, la température dépasse souvent 35°C.

Nous reprenons le cours de la rivière dont les eaux baissent toujours. Certains virages en épingle découvrent de vastes bancs de sable et l'étréot chenal accélère le courant (le rio Cuiabá mesure en moyenne 150 mètres de large). Dans le sillage d'une famille de outres, nous nous engageons dans un bras secondaire étroit. La sonde à main est inutilisable à cause du débit et de notre vitesse. Subitement charrié dans un autre rétrécissement, le Golif se couche, quille plaquée contre une paroi d'argile – sorte de rapide heureusement dénué de rocher. Notre moteur de cinq



Entre le rio Cuiabá et le rio Paraguay, quelques indiens Guatos survivent dans une grande pauvreté... à proximité de cette carcasse d'avion à jamais posée là.

diamètre qui servent d'assiette aux jacanas noirs qui s'envolent à notre approche. Dans ce paysage infini, la forêt s'estompe, puis réapparaît, aussi chimérique qu'un mirage. La zone n'est pas cartographiée – et pour cause : elle se modifie chaque année ! Notre fil d'Ariane reste le courant, que nous descendons. Mais les bras se dispersent, aboutissent à des lagunes où naissent d'autres bras, comme des mains

ouvertes. Nous naviguons à la voile – ce paysage plus ouvert est aussi plus venté –, les yeux rivés sur le compas, un crayon à la main. Tout noter pour pouvoir faire demi-tour, au cas où...

Le parcours est souvent ponctué de rencontres inattendues...

Nous progressons sous spi, changeant d'amure au rythme des courbes – manœuvres incessantes –, quand nous croisons un pauvre bougre en pirogue. Il part échanger du manioc contre des crabes à son voisin, résidant à une journée de voyage. Il nous baragouine quelques explications dans un jargon brésilo-guarani, puis nous escorte jusqu'à sa pailote. Une femme et six enfants à nourrir. Il élève des poules et une dizaine de vaches parfois attaquées par les jaguars. Il apprend à Daniel à appeler ce fauve en imitant le rugissement de la femelle au travers d'une calebasse percée.

Tout le monde craint les jaguars. La peur des autochtones est nourrie de «on-dit» et de légendes. Ces fils d'émigrants ne sont installés ici que depuis deux ou trois générations. Aucun, par exemple, n'a voulu monter dans notre annexe gonflable rouge-orangé, de peur que les piranhas, attirés par la couleur sang, ne dévorent tout cru contenant et contenu ! Pour les Indiens, qui connaissent parfaitement les animaux, le jaguar est plus un rival – il consomme les mêmes proies – qu'un danger. Par expérience, ils savent que ce fauve n'attaque jamais le premier...

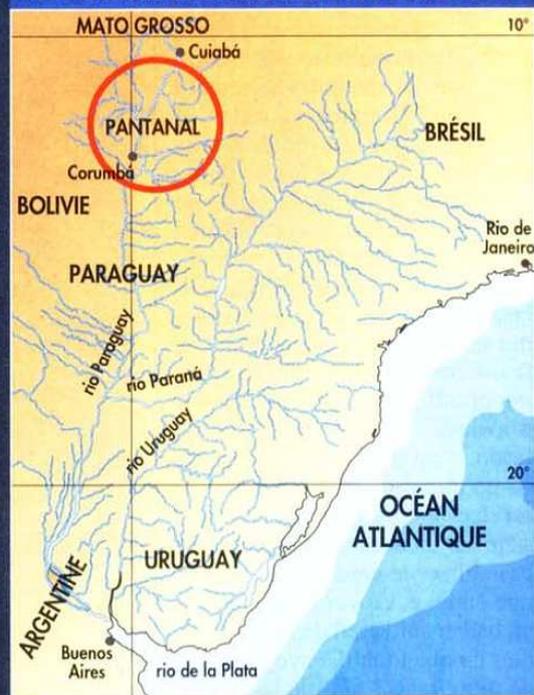
Plus tard, nous rencontrons un gardien de troupeau analphabète, poète et philosophe : «*Mais où allez-vous comme ça ?*» «*Au bout du fleuve, sur la mer*» «*Au bout du fleuve, il y a la mer ? Et après la mer, qu'est-ce qu'il y a ?*» «*Je ne*

sais pas, je n'en ai pas encore vu la fin !» «*Peut-être qu'il n'y en a pas. Moi, le soir, quand les singes hurlent se taisent, j'entends tourner le monde...*» Nous plongeons l'ancre au pied du mont Amolar, devant sa cabane ajourée en troncs de palmiers et passons des journées allongés dans nos hamacs, à l'ombre d'un manguier, à l'écouter parler de la nature.

Depuis un mois déjà, nous cuisinons au feu de bois – panne de gaz. Et, aujourd'hui, les vivres sont épuisés. Heureusement, nous approchons de la ville de Corumbá, où la voie de chemin de fer qui relie La Paz à São Paulo enjambe les ultimes marécages du Pantanal. La végétation se garnit d'arbustes broussailleux alors que nous embouquons le fleuve Paraguay, vaguement balisé. Nous sommes en juillet. Et au quart de notre périple fluvial... □

Si l'on excepte les milliers d'insectes locaux, aucun risque d'être dérangé par les voisins au mouillage...

AU CŒUR DE L'AMÉRIQUE DU SUD



ABC

■ **Abréviation de Bande Latérale Unique, la BLU** est un appareil de communication radio qui fonctionne en ondes moyennes. Sa portée est mondiale.

■ Autrefois couramment utilisée à bord des voiliers, la **sonde à main** est composée d'un long filin gradué, muni d'un plomb à son extrémité. Souvent évidée, la base de ce plomb était garnie de suif pour recueillir, en même temps que la profondeur, un échantillon de la nature du fond – sable, vase, graviers, etc.